

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE



FRANK ANDRIAT

Lorsque la vie déraile

Nouvelles

Quadrature

collection à cœur d'écrire

les entretiens de Jean-Michel Aubevert



La Jeune Fille de Hong Kong

Françoise Bayart



ÉDITIONS LE COLPORTEUR



Aurélien Dony

Amour noir

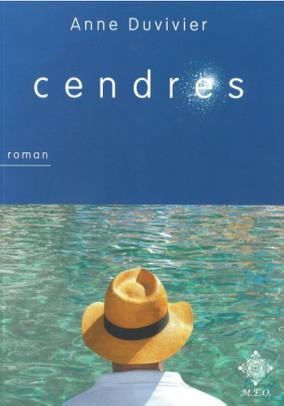
POÈME



rooting #5



NADINE MONFILS
Les Folles Enquêtes
De Magritte et Georgette
À Kasseko-le-Zoolet!



Anne Duvivier

cendres

roman

M.E.O.



Gaëtan Faucer

Le hasard arrive toujours à l'improviste



Cactus
éditions

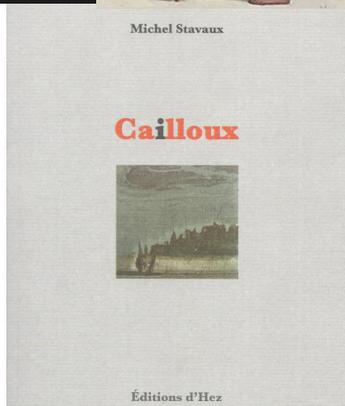


Philippe Leuckx

Rien n'est perdu
Tout est perdu

Colliers du Loup bleu

Les Lieux-Dits

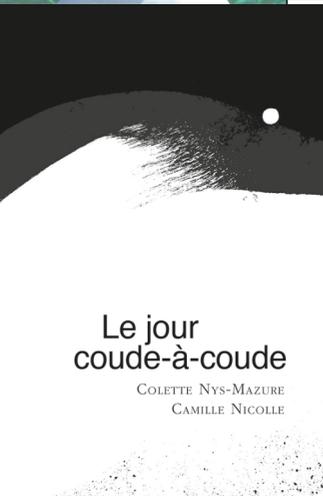


Michel Stavaux

Cailloux

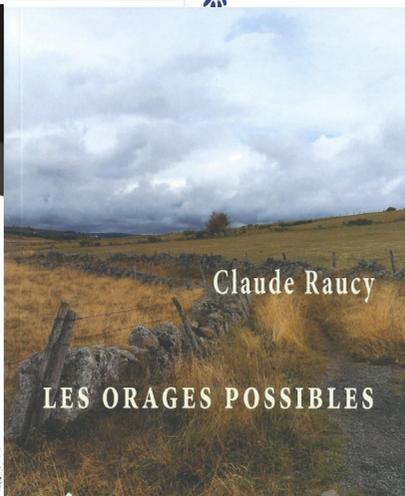


Éditions d'Hez



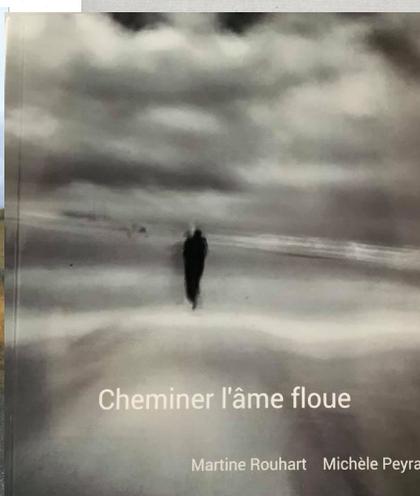
Le jour coude-à-coude

COLETTE NYS-MAZURE
CAMILLE NICOLLE



Claude Raucy

LES ORAGES POSSIBLES



Cheminer l'âme floue

Martine Rouhart Michèle Peyra

S O M M A I R E

PRÉSIDENTE ANNE-MICHÈLE HAMESSE	Éditorial	3
VICE-PRÉSIDENTS MICHEL JOIRET MARTINE ROUHART	In Memoriam: J.-C. Baudet	5
TRÉSORIER CARINO BUCCIARELLI	Rencontre avec Michel Joiret par Daniel Bastié	7
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL CHRISTIAN DEBRUYNE	À propos de l'écriture inclusive	18
CONSERVATEUR DU MUSÉE CAMILLE LEMONNIER JEAN-LOUP SEBAN	Les entretiens de l'AEB	
DIRECTEUR DE L'ESPACE SIMENON JEAN-BAPTISTE BARONIAN	Jean-Michel Aubevert par Philippe Leuckx	22
ADMINISTRATEURS ÉRIC ALLARD ISABELLE BIELECKI ARNAUD DELCORTE COLETTE FRÈRE SYLVIE GODEFROID PHILIPPE LEUCKX ROBERT MASSART ALEXANDRE MILLON YVES NAMUR	Aurélien Dony par Arnaud Delcorte	24
DANIEL SALVATORE SCHIFFER ÉVELYNE WILWERTH	Lectures	30
	Chronique théâtrale	47
	Activités de nos membres	49

Éditeur responsable: Anne-Michèle Hamesse

Comité de rédaction: Carino Bucciarelli, Anne-Michèle Hamesse, Martine Rouhart, Michel Joiret.

Mise en page : Frédéric Vinclair

Relecture: Daniel Charneux

Les opinions émises par les auteurs n'engagent qu'eux-mêmes.

Éditorial

Liste des choses qui ont disparu et me rendent folle.

Depuis longtemps j'en avais eu l'idée.

Écrire ce qui avait disparu.

Au lieu de m'échiner sans succès à les retrouver, ces choses envolées, parties Dieu sait où, et dont je ne reçois aucune nouvelle.

Je les inscris sur un papier punaisé sur un mur, pour que cesse cette sensation vertigineuse, parfois désespérante, de me heurter au vide sans obtenir aucune réponse.

Aucun signe de vie de ces choses que je me fatigue à chercher, à traquer dans tous les recoins, pour ne jamais aboutir qu'à l'absence, absence inexplicquée et inexplicable de ces choses auxquelles je tenais tant.

Car je les aimais, ces objets inanimés, chargés d'âme, comme a si bien dit l'autre, ces papiers, ces tableaux, ces traces disparues.

Ils sont restés plantés dans ma mémoire, mais j'ai perdu leur histoire, leur parcours, leur chemin.

J'essaie de remonter le fil du temps pour les rattacher à un souvenir, quelques événements de mon passé, un fil à accrocher, un vestige, enfin une chose encore vivante.

Alors j'écris.

ÉDITORIAL

Maintenant c'est fait, la liste est complète, elle est pendue au mur, je n'ai plus à chercher les choses disparues, elles sont notées, plaquées comme des papillons épinglés, le vol arrêté, leur souvenir aux couleurs intactes demeure, indéfiniment vivant et preuve irréfutable de leur existence.

Elles sont devenues des mots.

Mon occupation favorite durant cette trop longue pandémie fut de leur redonner vie.

Et vous, qu'avez-vous fait pour vous divertir pendant ce temps qu'on dit mort ?

J'espère que vous avez trouvé des divertissements riches d'enseignements, de créativité et de patience.

C'est vrai que les écrivains, comme tous les artistes, ne s'ennuient jamais.

Anne-Michèle Hamesse

Septembre 2021.

In Memoriam *J.-C. Baudet*

par **Marcel Detiège**

Nous avons appris le décès de Jean C. Baudet qui fut administrateur de l'AEB. Il s'était fait connaître par une culture vaste, à la fois scientifique et littéraire, ainsi que par une aisance de la parole qui témoignait d'une grande perspicuité.

Docteur de l'Université de Paris, il avait consacré sa réflexion au problème de la connaissance, au sujet des relations entre le savoir et le langage.

Nous nous souvenons de ses présentations d'auteurs, lesquelles sortaient de l'ordinaire, par un approfondissement d'analyse que les moins avertis pouvaient prendre parfois pour de la provocation.

Exigeant pour les autres comme pour lui-même, il ne souffrait pas la niaiserie en poésie, inévitable, cependant, quand on ne s'en est pas fait un idéal.

Il avait publié un recueil d'épigrammes où il ne ménageait pas les ressources de son esprit critique, à l'égard des faiseurs et des fausses gloires.

Auteur de nombreux ouvrages scientifiques, il était un vulgarisateur au sens le plus noble du terme ; il traduisait dans une prose limpide les recherches, thèses et hypothèses que les hommes de savoir expriment souvent dans un style ésotérique.

Naturaliste, il croyait que nous sommes un produit de la nature, par notre état premier, auquel venait s'ajouter, pour s'y substituer, notre nature humaine, en quoi il se gérait en digne disciple d'Hegel.

En revanche, il ne croyait pas que nous nous déterminions,

IN MEMORIAM J.-C. BAUDET

disait que nous sommes semblables à un esquif ballant au gré des vagues.

Il était, comme on l'a dit de Léon-Paul Fargue, un « passant considérable ».

Nous avons perdu, en lui, un ami, un poète de cœur, un esprit éminent ; nous méditerons sur son œuvre multiple et sa personnalité de lettré distingué.

Rencontre avec Michel Joiret

Propos recueillis par **Daniel Bastié**

Organisateur de débats, conférencier, écrivain et pédagogue, Michel Joiret a été nommé, en 1990 et par Jack Lang, ministre de la Culture, de la Communication, des Grands travaux et du Bicentenaire, tout en étant promu au grade de Chevalier dans l'Ordre des Arts et des Lettres. Animateur de la revue *Le Non-dit*, consacrée aux arts et à la littérature en particulier, ce Bruxellois a accepté de revenir sur son parcours sans faute et de répondre à une série de questions pour circonscrire ses activités. Rencontre.



Où et quand avez-vous vu le jour ?

Je suis né à Ixelles, le 31 janvier 1942. On dit que j'ai été accueilli par la guerre et le froid. Si la guerre s'est diluée au fil de la mémoire, le Nord, par contre, a laissé en moi un appel et un désir. Mais par-dessus tout, la représentation que je m'en fais.

Votre papa, Rupert Joiret, était artiste à sa manière et était un ami de Michel de Ghelderode. Qui était cet homme réputé pour sa jovialité, mais également pour ses coups de colère ?

Mon père était un homme de l'Entre-deux-guerres. Il adorait

RENCONTRE AVEC MICHEL JOIRET

le spectacle, les cercles où sa verve faisait mouche et où il s'affichait dominant, en présence d'amis, de comédiens, d'artistes divers, de magiciens, de prestidigitateurs, sans oublier la compagnie du sulfureux Michel de Ghelderode, une amitié née au régiment et qui s'acheva plus tard dans la ferblanterie des querelles d'égos. Amoureux du théâtre et chansonnier à ses heures, il a proposé une chanson à Maurice



Chevalier (*Il y aura encore de beaux jours*) et, à la Libération, il a composé une comédie (*Cœur de Française*), interprétée par une troupe du Théâtre amateur. Peintre du dimanche, il est également l'auteur de plusieurs toiles qui ne manquent ni d'intérêt ni de caractère. Homme sévère, parfois tyrannique, il a été pour moi un père impitoyable, imprévisible et joyeux, redoutable dans l'arène des divorcés et des gardes non-partagées. Je retiens : il a fondu en larmes quand je lui ai lu mes premiers poèmes !

Petit, vous vous réfugiez souvent dans le silence et l'imaginaire. Pourquoi ce retrait ?

Parce que, affecté d'une sensibilité suraiguë qualifiée par mon entourage de *féminine*, je craignais par-dessus tout les échardes de l'existence et la vindicte des *agressifs*. Les autres me faisaient mal, me faisaient peur et ne pouvaient d'aucune manière entrer dans la guerre des figurines de plâtre que je menais entre deux forts articulés autour de boîtes à chaussures.

À quel âge le recours à l'écriture s'est-il avéré une nécessité ?

De douze à quinze ans, je collectionnais de piteux succès d'estime, qui confortaient à peu de frais mes velléités d'écriture. J'avais enfin conquis le droit d'exister. Je disposais d'un statut

RENCONTRE AVEC MICHEL JOIRET

dans le milieu scolaire grâce à la bienveillance de certains enseignants : Joiret, poète... Intouchable ? Il y a eu aussi la lumineuse convergence entre la naissance du sentiment amoureux et ma totale incurie pour le mener à bien. À seize ans, la fabuleuse découverte de l'Histoire littéraire a sans nul doute fait tourner la roue de mon projet d'écriture. Mais, à dix-huit ans, dès lors que je me prenais pour Rimbaud et optais moi aussi pour le divorce avec le monde, il m'est apparu que l'écriture, isolée de son emprise sociétale, deviendrait pour moi le cœur, la voix et l'énergie créatrice.

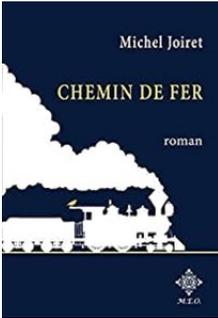
Votre biographie évoque *Le Grenier aux Chansons*, cabaret consacré à la chanson, à la littérature et à la poésie, situé non loin de la Grand-Place et tenu par Jane Tony. Parlez-nous de cette enseignante bruxelloise !

Cousine du *Lapin Agile*, de la rue des Saules, au cœur de Paris, le *Grenier aux Chansons* bruxellois de la rue du Marché-aux-Peaux, a éclairé de manière décisive le Landerneau belge de l'époque. Le *Grenier* des années 60, sous la houlette de Jane Tony, son infatigable et irremplaçable animatrice, et d'Alain Miniot, maître en comédie, lecteur inspiré, équilibriste ou *urgentiste* des mots, c'est selon, a plus qu'utilement secoué la vassalité timorée et accessoirement suspecte de la Belgique littéraire à la France. La « carte des bonheurs » fut considérable à plus d'un titre : chansons et poèmes offerts à la lumière, artistes en phase de reconnaissance, vedettes en passe d'être honorées. Maurane avant sa relation décisive avec Nougaro, Ann Gaytan apparue en première de Léo Ferré au Cirque Royal, bouquets d'artistes de toutes générations, ambiance providentielle de fumée joyeuse et de saluts d'artistes ...

Comment dire ? Épingler un visage au *Grenier* ne peut faire oublier tous ceux qui ont, peu ou prou, activé la formidable

RENCONTRE AVEC MICHEL JOIRET

ligne créatrice de Jane Tony : auteurs en devenir, académiciens chevronnés, poètes surréalistes, guitaristes, pianistes, comédiens, chanteurs, chanteuses, etc. Tous se sont croisés, affirmés, réjouis, aimés autour de tables improbables, souvent bancales, grasses de consommations résiduelles, de



coudes serrés, de mégots, de bonnets et d'écharpes odorantes. L'accès aux commodités passait par un étroit escalier menant à la cave, à la fois réserve de boissons et centrale électrique, digne d'un thriller d'épouvante ! En proie à des pannes régulières, sinon systématiques, le courant électrique traversait miraculeusement les lieux par un lacs de fils apparents et d'interrupteurs déboîtés. Mais, dans la salle du haut, rehaussée d'une

avant-scène étroite et peu rassurante, chauffée par un appareil au gaz à bonbonnes et, surtout, par un enthousiasme collectif de bon aloi, Jane Tony risquait malicieusement ses histoires de « Jeffke » entre deux prestations. Sans oublier de fourrer hâtivement dans les mains bienveillantes d'Alain, le souriant enchanteur, des textes requérant un déchiffrement instantané et une interprétation immédiate ! Artistes, poètes et public se retrouvaient sur le trottoir, assurés que le miraculeux *Grenier* n'aurait jamais de fin, que la notoriété était en marche, que Jane Tony était touchée par l'immortalité et qu'Alain Miniot serait pour chacun de nous, le pérenne interprète de notre jeune écriture.

Par quel type d'ouvrages avez-vous débuté comme écrivain ?

La poésie a été ma première *langue*. Il me semblait à l'époque que toute autre forme d'écriture aurait trahi la parole intime que je voulais privilégier. J'ai cependant été séduit très tôt par la monographie, le commentaire de lecture, le recours pédagogique qui facilite l'approche des œuvres majeures. Oser

l'écriture narrative m'est venu plus tard.

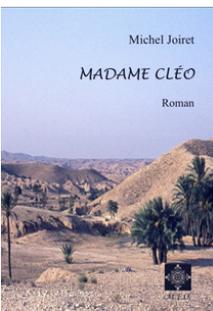
Vous avez rédigé une monographie de Michel de Ghelderode. Quel était réellement ce personnage, ancien fonctionnaire de l'administration communale de Schaerbeek, journaliste, dramaturge joué un peu partout et homme enclin à mettre en scène sa propre existence ?

J'ai eu la chance de le croiser quand on m'asseyait, un jouet dans la main, dans l'allée latérale d'une salle de spectacle alors que j'étais enfant. Ami provisoire de mon père, personnalité charismatique des années 30 avec cape noire, chapeau noir et canne noire, Ghelderode était par-dessus tout l'un des plus éminents dramaturges que compte notre pays. Son biographe le plus assidu, le professeur Roland Beyen, a consacré son énergie, son temps et son inlassable curiosité intellectuelle à relever, à travers la correspondance de l'auteur d'Escurial, patiemment et savamment annotée, les traces d'une écriture flamboyante, inventive et si personnelle. Amitiés, amour, désamour colorent la vie d'un homme imprévisible et rugueux, soucieux de sa liberté d'être et soumis à ses emportements. Son lyrisme drôle et impertinent en a fait un épistolier redoutable autant que redouté. Absent de la Belgique littéraire, Ghelderode a malmené l'intelligentsia d'une communauté littéraire qui, par ailleurs, ne lui a jamais pardonné ses pulsions autarciques, ses frasques et ses débordements comportementaux répétitifs. Et cependant, le jeune homme sensible de *L'Homme sous l'Uniforme* et de *La Halte catholique*, n'a pas jeté qu'un regard distrait sur les charmes de son environnement. Mais Michel de Ghelderode s'est inventé sa propre Genèse et a peaufiné en même temps une biographie intemporelle. Le XVI^e siècle espagnol a nourri sa chimère et la Flandre mythique a logé son rêve. Mon père et lui se sont croisés au cours de leur service militaire et leurs

RENCONTRE AVEC MICHEL JOIRET

rapprochements se sont nourris d'une passion mutuelle pour le théâtre. La rupture, mélodramatique et tonitruante, qui a suivi a fait un grand trou dans la mémoire collective des Joiret ! Mais quand je relis, a contrario et non sans malice, le billet de rupture qui a scellé la désunion des deux compères, je ne peux que sourire. Le grand Michel élevait décidément, et jusqu'à l'excellence, l'art de se rendre insupportable ! En 1960, lors de mes premières recherches dans les milieux fréquentés par qui passe volontiers pour l'un des concepteurs du théâtre de l'absurde, j'ai reçu quelques volées de bois vert dès qu'il s'est agi d'évoquer la personnalité du sulfureux artiste. En citoyen du passé, Ghelderode avait dénoncé sans ambages la frilosité, voire l'ambiguïté des figures littéraires de ses contemporains. Non loin de lui, Jacques Brel en son emploi de Don Quichotte, au plus haut de la scène, mais nourri du même lait de la révolte, n'avait-il pas renchéri : « De tous les peuples de la Gaule, ce sont les Belges qui portent le mieux les valises » ?

Vous avez été également conférencier. Quels thèmes défendiez-vous ou quelles personnalités cherchiez-vous à faire connaître ?



À vingt ans, Ghelderode, encore et toujours lui ! Mais aussi le théâtre de l'absurde, Odilon-Jean Périer, Georges Simenon, etc. Et encore quelques idées-forces qui touchaient à la lecture. Ne sommes-nous pas nourris de littérature française ? Quid d'une littérature qui développerait l'idée d'une communauté de langue ? Franz Hellens et Charles Bertin y ont pensé. Dans les années 60, la littérature *belge* était *approchée* au dernier trimestre de la classe de rhétorique et on y évoquait presque exclusivement les poètes Émile Verhaeren et Maurice Maeterlinck ! Nous comprenions : dans les coulisses de l'étincelant Panthéon littéraire français,

serions-nous les obscurs porteurs d'eau d'une langue et de son imaginaire ? En même temps, l'idée d'une production littéraire nationale faisait son chemin.

Quels souvenirs gardez-vous de votre passage dans l'enseignement ?

Avant tout, le formidable sentiment d'être en phase avec la vie qui marche ! Mais en même temps, la nécessité péremptoire d'inventer l'école au-delà des schémas de l'Institution scolaire. J'ai la conviction d'avoir été *socialisé* par mes anciens élèves, autant que *toléré* dans le chaudron du jour à faire ! L'adolescent inscrit ses propres codes à l'agenda de l'enseignant et c'est en partageant le meilleur, voire le plus secret de soi, qu'il m'a été possible d'entrer en relation avec lui. L'*informatif* est voué à la destruction s'il ne s'intègre pas dans un projet cautionné par le groupe. Chaque jour de classe est un nouveau monde et l'enfant le propre avatar de lui-même.

Pourquoi êtes-vous parti enseigner en Tunisie ?

Parce que j'avais lu *L'Atlantide* de Pierre Benoit et *Noces* d'Albert Camus. Surtout, parce que je rêvais d'un monde en devenir, plus conforme à mon imaginaire. Par ailleurs, la *perspective militaire* qu'on attribuait à tout jeune homme de l'époque, et à laquelle on affectait une connotation formative, ne rencontrait ni mon projet professionnel ni l'idée que je me faisais du *service*. De plus, le rapport temporel que je tissais entre mon pays de culture et la Tunisie n'en finissait plus d'alimenter ma réflexion. On m'a donc offert un poste d'enseignant dans une école secondaire du sud tunisien. Proposition que j'ai acceptée avec joie !

Vous avez également travaillé comme chargé de mission dans le cadre de la Réforme de l'Enseignement

professionnel. À ce moment, quels étaient vos objectifs ?

Ici, les préoccupations sociales et pédagogiques ont émergé. Quelques idées-forces ont eu chez moi la primauté. À savoir, la conviction qu'il n'y a pas de fatalité dans les choix de formation professionnelle et que, en aucun cas, les filières *nobles* ne peuvent alimenter le réservoir pédagogique des nantis ! A contrario, les filières trop souvent perçues comme *déclassées* ou moins prestigieuses ne peuvent souffrir plus



avant d'une dégradante distinction. Il y avait à l'époque un clivage d'orientation singulier et interpellant qui demandait une correction et des aménagements. Les filières techniques et professionnelles, de même que les conditions d'accès aux Universités, devaient être reconsidérées. Pour moi, adolescence et mouvance vont de pair et les fluctuations sociales

du quotidien peuvent modifier le cours d'un projet de vie autant qu'un projet d'étude. En rendant plus flexible l'accession à des filières quelquefois très éloignées l'une de l'autre, la Réforme a pris en compte l'exceptionnelle mobilité de l'apprenant. Comment ne pas me réjouir de l'évidence et d'avoir pu rendre aux enfants qui m'ont été confié, cette disposition de remettre inlassablement sur le métier l'ouvrage du jour qui vient.

Y a-t-il des thèmes qui alimentent votre plume ?

Vie et mort dans nos gestes les plus anodins, passé-présent, son théâtre de lieux et de visages en effacement, mais aussi l'imperceptible auquel on prête quelquefois une charge symbolique. Avec, dans la mire et sans nécessairement dresser pour elle un cadre qui l'isolerait d'une écriture voisine, la femme dans la cité, la femme associée aux arbres, aux rivières, aux fluctuations du temps qu'il fait et qui passe, ses

innombrables postures d'Ève, de sœur, d'épouse, de maîtresse, de passante ou d'étrangère. La femme et la beauté, inlassablement dénotée. Thématique ouverte au désir, mais sans jamais épuiser les ressources de la langue, comme si l'usage du français entendait réserver, tout en retenue, l'oralité de l'étreinte au seul débordement verbal de l'instant. Dans la poésie, j'entends comme une incomplétude entre amour, langue et beauté, mais je poursuis sans répit un rêve de symétrie et de cohérence : détecter dans une même tessiture l'accord entre ce que j'écris et ce que je vis.

Quelles qualités nécessite l'acte d'écrire ?

Voir dans l'écriture un besoin et l'honorer, mais recourir en même temps à une connaissance intuitive et technique de la langue. On écrit « soi », alors que ce sont d'autres qui lisent un texte construit et qui attendent de s'y retrouver et de se reconnaître dans la chair d'une image, d'une émotion ou d'un accord. Il faut peut-être ne jamais se satisfaire d'un poème, mais se réjouir d'en avoir eu le projet ! La poésie suppose également des heures de lecture périphérique, qui permettent en outre de détecter le propos sublimé, l'invention métaphorique, dans d'autres formes d'écriture. Il faut aimer serrer des mains, serrer des mots... ne pas entrer dans des querelles égocentriques et, sans doute, préserver la disposition du cœur qui permet d'inventer la poésie chaque fois qu'elle émerge du tout-venant.

À ce jour, combien d'ouvrages avez-vous signés et de quelle manière les regardez-vous rétrospectivement ?

Une septantaine d'ouvrages : poèmes, romans et monographies. Il faudrait peut-être y inclure quantité d'articles, de commentaires critiques, de présentations d'auteurs, etc. Je ne vois pas mon travail littéraire, alors que je l'aligne fidèlement

RENCONTRE AVEC MICHEL JOIRET

sur la traversée des jours en ne faisant aucune distinction entre ma vie et ma vie en écriture. Ce que j'ai pu écrire ne m'appartient pas davantage que les pages d'un agenda. Les récrire ne m'appartient plus et ne me passionnerait guère, sans parler de la difficulté qu'on peut rencontrer en associant des temps d'écriture éloignés et a fortiori indistincts.

Par lequel faudrait-il débiter pour se familiariser avec vos univers ?

Dans *Madame Cléo* et *Le Carré d'Or*, deux romans, il me semble avoir introduit un courant d'âme qui me ressemble. Toutefois, je reste convaincu que la sagacité du lecteur est souveraine. Le roman dont je suis le plus proche est celui que je termine actuellement. Une manière de me projeter en solitaire sur les terres inconnues de la lecture et de la relecture.

La poésie occupe toujours une place particulière dans votre existence. Quelle est-elle ?

La première, sans aucun doute ! Dans sa qualité d'initiatrice et d'éveilleuse. Elle a été la première écriture à dompter mes émotions, à réguler le flux sensible qui tente obstinément de tout recouvrir. Elle est moins une démarche d'écriture qu'une disposition naturelle au chant, à la prière et (ou) au désir. Polymorphe dès lors qu'elle s'introduit dans le roman, l'œuvre théâtrale et dans les messageries les plus variées, elle apparaît comme l'éclat, le joyau d'un propos.

Pouvez-vous nous citer quelques-uns de vos auteurs préférés ?

Montaigne, Baudelaire, Alain-Fournier, Loti, Proust, Camus et, parmi beaucoup d'autres, Sollers. Tous dans un grand sac, au bout du possible ! Mais aussi tant et tant d'autres compagnons muets, fidèles et d'une disponibilité sans égale.

RENCONTRE AVEC MICHEL JOIRET

Je recours très souvent à leurs sagesse et folie confondues, les rapprochant d'une perception plus fine encore de la réalité seconde qui m'anime et me fait vivre. Ainsi, la lecture de *Combray*, première partie de la *Recherche du Temps perdu*, a singulièrement élargi mon champ d'écriture. Marcel Proust s'y remémore une averse ordinaire – les perles de pluie dégouttant des feuilles de marronniers, avec une exactitude de clinicien, associant dès lors la réalité à une sorte de phonologie sensible. À la seule lecture de ce passage, il me revient d'avoir senti au bout des doigts des gouttes de pluie sorties pour un temps de leur littéarité !

Comment se porte l'univers du livre au XXI^e siècle et à quel(s) défi(s) est-il confronté ?

Même s'il a cessé d'être le compagnon exclusif de l'intériorité en même temps que le principal artisan de notre information sensible, le livre traverse et traversera les mauvais temps, un peu comme les hommes-livres, si



justement modélisés par le cinéaste François Truffaut en 1966 dans *Fahrenheit 451*. Dans un monde ébouriffé aux structures sensibles quelquefois peu lisibles, le livre n'a pas fini de rendre le meilleur de soi au profit d'une intimité d'âme à reconquérir.

Selon vous, un bon livre, c'est ...

Un livre d'art où l'imaginaire, le fond de l'être et l'effet-miroir rendent, du monde inconnu, sa généreuse lisibilité.

Cet article, originellement paru dans le numéro du 5 septembre 2021 du mensuel Bruxelles Culture, sera repris dans Quinze rencontres artistiques, recueil de Daniel Bastié à paraître en 2022 aux éditions Ménadès.

À propos de l'écriture inclusive

Académie royale de langue et de littérature françaises de
Belgique

Lettre ouverte sur l'écriture inclusive

Comme il est inscrit dans ses statuts, « *l'Académie donne son avis dans les domaines de son ressort, de sa propre initiative, à la demande de l'Exécutif ou à celle de tout autre pouvoir public* ». Ainsi entend-elle donner aujourd'hui un avis sur ce qui est communément appelé « écriture inclusive ».

Au préalable, l'Académie s'accorde à dire que si la langue en elle-même n'est nullement sexiste, les discours des usagers peuvent l'être, et qu'il ne faut pas confondre écriture (manière de s'exprimer par l'écrit) et orthographe inclusives (graphie propre à l'orthographe).

Elle tient aussi à rappeler qu'un discours inclusif conférant aux femmes une juste représentation dans la société contemporaine est une nécessité légitime et que la féminisation des noms de métiers et de fonctions est à encourager comme l'attestait déjà *Le Bon Usage* (2016) d'André Goosse.

L'Académie rappelle les deux caractères fondamentaux du signe linguistique : l'arbitraire et la linéarité. Les conséquences de cet arbitraire sont que la langue ne représente pas directement le réel et ne détermine pas la pensée, dans la mesure où les locuteurs d'une même langue peuvent exprimer des conceptions très différentes. Quant à la linéarité, certaines pratiques de l'écriture inclusive, dont le point médian et les

À PROPOS DE L'ÉCRITURE INCLUSIVE

«néologismes morphologiques» créés par amalgames (*celleux*), exigent un décryptage empêchant une lecture linéaire essentielle à la compréhension d'un texte (exemple : *tou·te·s* ou *tou·t·es sénateur·rice·s*, usant de segments inexistants). L'Académie se prononce clairement contre ces formes contre-intuitives et très instables.

L'Académie constate par ailleurs qu'analyser la question du genre grammatical à travers certains préjugés historiques aboutit à une impasse et à une idéologie destructrice. De nombreux moyens (lexicaux, épïcènes et contextuels) sont à notre disposition pour préserver la place légitime de la femme dans le discours.

De surcroît, la tentative d'imposer une « novlangue » relève d'une pratique inquiétante qui créera paradoxalement de l'exclusion en matière d'apprentissage et d'enseignement de la langue française chez les usagers déjà les plus défavorisés.

En conséquence, l'Académie recommande la lecture d'*Inclure sans exclure* (édité par la Fédération Wallonie-Bruxelles, 2020) d'Anne Dister et Marie-Louise Moreau, ouvrage de qualité sur le sujet, une synthèse respectant le fonctionnement propre de la langue ainsi que la place des femmes dans le discours.

Une communication de notre confrère Jean Klein, accessible sur le site de l'ARLLF, développe le sujet tant au point de vue historique que linguistique.

Bruxelles, ce 28 juin 2021

Motion du Conseil international de la langue française

Constatant la dérive qui conduit à une imposition idéologique voire dictatoriale, le Conseil international de la langue française donne un avis sur ce qui est communément appelé, à tort, « écriture » inclusive.

En effet, il n'est pas question d'une écriture, c'est-à-dire d'une « manière de s'exprimer par écrit ». La langue française n'est pas sexiste. Le genre des noms de personnes n'est pas sexuel, mais grammatical (*une vedette* peut se dire d'un homme, *un génie* peut se dire d'une femme). De plus, actuellement, la question lexicale de la féminisation des noms de métier, fonction, grade ou titre, est largement résolue. La plupart de ces noms disposent d'une ou de plusieurs formes féminines attestées dans l'usage commun, avec des variantes locales propres aux francophones selon leur pays de résidence.

S'il n'est pas question d'une « écriture » inclusive, il ne s'agit pas vraiment non plus d'une « orthographe » inclusive. Le vocable « orthographe » désigne la « manière correcte d'écrire un mot ». Les graphies correctes des noms de métier, fonction, grade ou titre sont établies et enregistrées. L'écriture appelée improprement inclusive ne les modifie pas.

De quoi est-il question finalement ? La façon nouvelle d'écrire les noms de métier, fonction, grade ou titre ainsi que les mots qui les accompagnent dans la phrase, comme les déterminants, les adjectifs et les participes passés, au moyen d'un point appelé « point médian », « point central » ou « point milieu », relève en fait de la typographie. Ce n'est pas une question d'écriture ni d'orthographe, c'est une question de typographie.

Dès lors, selon les ouvrages de référence en la matière, il

À PROPOS DE L'ÉCRITURE INCLUSIVE

est conseillé de limiter autant que possible les abréviations. Dans le cas de la féminisation, le point médian doit être rejeté, comme les parenthèses. Dans la langue orale, il crée des segments inexistantes en français et rend les formes imprononçables. Dans la langue écrite, il conduit à des amalgames (*ie/s*) qui gênent le lecteur et nuisent à la lecture linéaire essentielle à la compréhension d'un texte. Fondamentalement, ce n'est pas le point médian qui aidera à lutter contre les graves discriminations sexistes, qu'il s'agisse de violences conjugales, de disparités salariales ou de phénomènes de harcèlement.

C'est pourquoi, les membres du Conseil international de la langue française se prononcent clairement contre l'usage de formes françaises contenant le signe typographique appelé point médian. Ils appuient fermement la prise de position de l'Académie française et de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique.

Hubert JOLY
Président du CILF

Michèle LENOBLE-PINSON
Vice-présidente

Paris, le 10 juillet 2021.

Les entretiens de l'AEF

*Entretien de
Jean-Michel Aubevert*

*avec
Philippe Leuckx*

à propos de:

Les entrelus de Jean-Michel Aubevert: de la Rose au calame. Chroniques. Préface de Joëlle Billy. Mont-Saint-Guibert: éd. Le Coudrier, coll. À coeur d'écrit, 2020.

Pourrais-tu, Jean-Michel, situer cette nouvelle collection du Coudrier, sa raison d'être ?

L'idée et le projet de ces anthologies de critiques appartiennent à l'éditrice mais certes, il s'agit de répercuter et de valoriser la lecture à travers une lecture singulière.

Tu as opéré une sélection parmi toutes tes préférences : quels sont les critères ou affinités qui ont favorisé ton choix?

J'ai choisi, parmi mes recensions, mes préférées, qui ne sont pas si nombreuses. Cela dépend des auteurs qui me demandent ou pas une préface. S'y sont ajoutées deux autres qui m'ont envoyé pour commentaire leur livre publié ailleurs qu'au Coudrier, Monique Thomassetie et Sonia Elvireanu.

Hommes et femmes y sont bien représentés. Y-a-t-il, parmi ceux-ci, des accointances thématiques, des correspondances de style et d'écriture ?

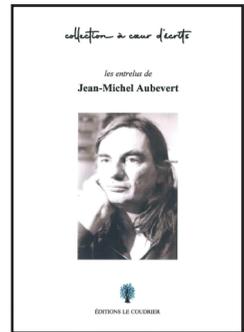
J'aime le style lyrique d'une Anne-Marie Derèse, entre autres, mais mes goûts sont fondamentalement éclectiques. C'est pour moi quasiment un exercice d'empathie littéraire, non dénué de sens critique. Le chant, la sensualité, l'amour, la nature, le voyage, voire les deuils, en sont les thèmes les plus fréquents.

La critique littéraire est un exercice difficile : quelles sont pour toi les exigences requises pour ne pas tomber dans la totale subjectivité ou dans l'exercice facile de vénération ou de détestation ?

Lire attentivement s'impose, telle est l'exigence d'une empathie rigoureuse au texte. Aussi l'approche prosaïque va de pair avec la subjective. Il convient de lire avec la tête à l'écho d'un cœur.

Dix-huit voix, dix-huit univers : y aurait-il une « langue Coudrier » ?

S'il y a une « langue Coudrier », elle est d'abord de source poétique et délibérément éclectique. C'est en somme une scène ouverte sur l'altérité pourvu qu'elle rende compte d'une liberté. Mais c'est auprès de l'éditrice et illustratrice Joëlle Aubevert qu'il serait plus judicieux de s'en enquérir. Ce ne serait que justice.



Entretien
d'Aurélien Dony
avec
Arnaud Delcorte

à propos de:

Amour Noir. Poésies. Bruxelles: éd. Maelström, 2021.

Dans son dernier livre, Aurélien Dony engage un corps à corps avec la passion amoureuse, incendiaire, éblouissante et parfois douloureuse. Autopsie d'un cœur de poète :

Arnaud Delcorte : *Amour Noir*, c'est quoi ?

Aurélien Dony : C'est un livre que j'ai souhaité au plus proche d'une expérience de vie assez intense. On l'oublie parfois – je l'avais oublié – que l'amour peut être un sentiment ravageur. J'ai été profondément bousculé par ma rencontre avec Charlotte. Ma façon d'être au monde, mon regard sur moi-même et sur les autres, ma sexualité... ont été réinterrogés à la lumière de cette relation. Je tenais à laisser une trace de cette rencontre et à tenter, sans doute pour la première fois dans mon écriture, d'ouvrir les portes de mon intimité. C'était aussi laisser à l'écriture le soin de dénouer les nœuds de ma pudeur.

ADe : Selon toi l'amour est plutôt fusion, fondement, fuite, ou... ?

ADo : Je ne sais pas ce qu'est l'amour exactement. Comme

je ne sais ce qu'est la poésie. Ces choses-là m'échappent. Me dépassent. Je ne sais pas dire le feu, le tremblement. Je ne sais pas comment écrire ce que provoquent en moi l'amour et le poème. Je rapproche l'amour et le poème du vertige, de la chute et du pari d'appivoiser ses déséquilibres, de les mettre à nu, à jour, d'apprendre à ne plus s'en cacher. C'est peut-être ça, l'amour. Trouver les yeux devant lesquels nos propres gouffres s'offrent sans peur. Et le poème, c'est trouver la voix pour le dire. Peut-être ?

ADe : Ta poésie est sanguine, fortement innervée. Je me trompe ?

ADo : Je me débats avec les formes du poème depuis que j'ai commencé à écrire. J'ai cherché – et je cherche encore – ma propre voix. Ce qui m'importe, c'est de traduire au plus juste ce qui tremble en dedans. Ce qui vacille. Ou se soulève. *Amour Noir*, c'était écrire le soulèvement. D'une force nouvelle, d'un chant renouvelé. D'une férocité rare qui me portait aussi à mordre tout ce qui autour tentait d'étouffer, d'asseoir. L'amour est quand même l'expérience d'une certaine anarchie, d'un chaos qui bouscule le cadre, inquiète notre part de conformisme, fracasse nos habitudes. C'est une expérience violente – elle l'a été pour moi. Les poèmes d'*Amour Noir* sont sanguins dans la mesure où ils avaient la tâche de rendre un peu de la ruine intérieure provoquée par ma rencontre avec Charlotte.

ADe : Tu indiques en avant-propos qu'*Amour Noir* a été écrit pour la scène. Peux-tu nous parler de cet aspect de ton travail ?

ADo : Dès qu'un poème était terminé (je veux dire, la

première étape d'écriture, le premier jet), je le lisais à Charlotte. C'était la première étape, écrire pour que le poème soit accessible dès la première écoute. Qu'il crée une relation directe entre la musique du texte et l'oreille de qui l'entend. Puis j'ai travaillé avec Jérôme Paque, un ami de longue date, guitariste et compositeur. C'est avec lui que j'ai travaillé la rythmique du poème pour que musique et texte ne fassent plus qu'un. Céline Chappuis, violoncelliste, nous a ensuite rejoints et les textes ont encore évolué. Une fois ce travail effectué, nous avons pu envisager la publication. Nous avons répété en vue des représentations à divers événements (Festival, Manifesta...), comme pour des concerts. C'est en cela que le recueil est particulièrement travaillé pour l'oralité et la scène.

Aurélien Dony

Amour noir

POÉSIE



ADe : Quelle distance entre écriture et scène ?

ADo : Cela dépend du projet d'écriture, bien sûr. Parfois, j'ai envie d'écrire un livre. Qu'il soit lu ou dit à haute voix par le lecteur. Mais que je n'intervienne pas. Que je m'efface derrière le livre. C'était le cas au début. C'est le cas pour les poèmes que je compose actuellement. Et parfois, j'ai envie que l'écriture me colle à la peau, qu'elle me corresponde en tout. Que

les mouvements de la langue soient semblables aux mouvements de mon corps, à mes gestes, à ma façon de me tenir debout. C'est le cas pour *Amour Noir*. C'est encore bien différent quand j'écris pour un autre interprète. Quand j'écris pour Charlotte, pour la comédienne, j'écris pour son corps à elle, ses mouvements à elle, sa façon de phraser, de se tenir debout. C'est en cela que le théâtre me passionne. Il me déplace. Je ne peux écrire pour d'autres comme j'écrirais pour moi. Alors j'essaie de travailler au plus juste du corps de l'autre. C'est un long apprentissage. Je n'en suis qu'au

commencement.

ADe : Dans *Amour Noir* il y a une forte urgence, tu dis : «cette méthode seule/ peut servir/ la transmission/ de notre amour» ? Explique-nous !

ADo : Oui, il y avait une urgence. Il fallait traduire le grand bouleversement avec des mots, et le faire vite, au plus près de la sensation. Je ne suis pas de celles et de ceux qui se relèvent en pleine nuit pour écrire un poème. Je n'ai pas de crayon ou de carnet sur ma table de chevet. Mais pour *Amour Noir*, j'ai écrit de nuit, j'ai dialogué avec la peur, la rage, le feu... à des heures où je me sentais dépassé par ce qui m'arrivait. Je devais faire vite. Ce recueil, c'est un dictaphone du cœur. C'est comme ça que je l'ai souhaité.

ADe : Le rythme est souvent haletant, il serre au plus près la passion, en effet. Parle-nous de ton rythme, dans tes livres en général, qui sont nombreux déjà...

ADo : Le rythme est sans doute au cœur de mon travail. Avec des maladresses, bien sûr, dans les premiers recueils (pas moins que dans les derniers, d'ailleurs ; je travaille comme je peux à faire sonner les choses). Je creuse le même sillon, avec plus d'obstination et d'opiniâtreté qu'hier. C'est la musique de la langue qui me touche. C'est lorsque la musique étreint le sens, le sens embrasse le son, que je trouve mon compte en tant que poète. J'ai essentiellement travaillé cette dynamique avec des mots. Un flux de mots. Par vagues. Dans les poèmes que j'écris au secret de mes carnets d'aujourd'hui, je laisse plus de place au silence. Je cherche cette même danse avec moins de mots. Mais la poésie doit pour moi plaire à l'oreille pour atteindre le cœur. Et puis, pour être franc, je parle assez

mal de mon travail. Je n'intellectualise pas ma démarche poétique. J'ai renoncé à y voir clair. Je suis perdu. Je vis. Je ne comprends rien. Je peine, comme beaucoup d'entre nous, à trouver ma place dans le monde. De là, le geste poétique. Pas une réponse. Non. La brise nécessaire au flamboiement des braises. Histoire de ne pas s'éteindre tout de suite. De ne pas s'éteindre trop vite.

ADe : Quels seraient tes coups de cœur dans la jeune poésie francophone d'aujourd'hui ? Qui t'inspire ?

ADo : Ils sont nombreux ! J'aime beaucoup la poésie de Charline Lambert. Nous ne pratiquons pas la même écriture et ne partageons pas la même vision de la poésie, nous ne l'abordons ni ne la défendons de la même manière. Cela ne m'empêche pas d'avoir une haute opinion de son travail et d'apprécier ses qualités humaines et artistiques. Jean d'Amérique est également une grande voix de la poésie francophone contemporaine, incontestablement. Cela devient, je crois, une évidence pour beaucoup. J'apprécie le travail de Thibaut Creppe également. Sa musicalité, sa douceur et sa force. Et puis, c'est un gars dont j'apprécie la simplicité et la grande humanité. Le dernier livre de Maxime Cotton, *Au dos des nuits*, m'a beaucoup marqué : une écriture au plus près du frisson. Maud Vanhauwaert avec son recueil *Nous sommes parallèles* m'a récemment scotché. Tom Buron fait aussi partie des poètes que je lis comme j'écoute de la musique. Un poète à la voix singulière, dans tous les sens du terme. Et puis, bien sûr, il y a Lisette Lombé. Une autrice dont l'écriture me bouleverse. Son intégrité, sa générosité mais aussi sa combativité sans hargne forcent mon admiration. C'est précieux d'être le contemporain de personnalités aussi rayonnantes et inspirantes.

ADe : De nouveaux projets d'écriture et de scène te tiennent à cœur ?

ADo : Le prochain grand projet poétique en cours s'appelle *La plaine*. Un récit poétique pour répondre au chaos que nous traversons actuellement. Je veux dire. Je l'écris parce que j'ai aujourd'hui besoin d'un horizon, que le poème se charge de me donner la force d'affronter un monde que je ne comprends plus, qui me dépasse, qui a totalement explosé mes repères. J'ai beaucoup de choses à apprendre, beaucoup de voix à entendre. Si je veux poursuivre ma route en tant que poète, je crois que je dois tendre l'oreille davantage. Être à l'écoute de ce qui sourd. De ce qui bruit. *La plaine*, je l'espère, sera une parole qui me redonnera des raisons d'espérer et, partant, de résister. Je travaillerai en compagnie de Jérôme Paque et Céline Chappuis, avec qui j'ai le plaisir de collaborer sur *Amour Noir*. Je travaille également à notre prochaine création théâtrale, *Ce qu'il reste d'hier*, qui devrait me prendre beaucoup de temps cette année. Je poursuis aussi une collaboration avec une photographe française, rencontrée dans le cadre d'une résidence internationale, Victorine Alisse, avec qui j'entame une recherche sur le lien entre photographie et poésie. Et puis, d'autres surprises, sans doute !

Lectures

Franck Andriat, *Lorsque la vie déraille*. Nouvelles. Louvain-la-Neuve: éd. Quadrature, 2021.

Les mille postures du voyageur en quête de sens

Né en 1958 à Ixelles, Frank Andriat a fait ses études à l'Athénée Fernand Blum de Schaerbeek. Créateur de la revue Cyclope, (maison d'édition peu après), il a publié notamment des œuvres de Jean Muno, Thomas Owen, Albert Ayguesparse, Jacques Crickillon, Jean-Pierre Verheggen et Jacques-Gérard Linze. Romaniste de formation, il se passionne pour son métier d'enseignant et publie nombre de poèmes, romans, romans policiers, nouvelles, récits de vie. Le Journal de Jamila (1986) fait la part belle au monde de l'éducation et connaît un large succès. Depuis, inspiré par la vie des gens (sensée et insensée), l'auteur poursuit son œuvre et sa réflexion d'humaniste en associant ses valeurs aux mutations pressantes de son temps.

Frank Andriat a vu ses ouvrages couronnés par plusieurs prix dont le Prix Sander Pierron de l'Académie royale de langue et de littérature française.

Six nouvelles autour du train, des navetteurs, des quais initiatiques, des hommes, des femmes ordinaires, et de l'aventure, portes closes...

Le mauvais œil guette le voyageur dès qu'il s'installe sur l'une des banquettes du wagon... Certes, il pourrait se lever, toiser l'assistance, changer de voiture, abrégé son voyage, débarquer au premier arrêt, ou encore descendre

précipitamment du train en dernier ressort... Trop tard : sifflement du garde, claquement sec des portes refermées. Et le voilà fragilisé par lui et les autres mais pire encore par lui et lui seul ! Convoquées dans l'urgence, ses pensées arythmiques le font presque souffrir ! Comme les ergots d'un passage à gué, la moindre d'entre elles peut l'entraîner dans sa chute et l'investir, sans appui, sans repères et sans équilibre dans un monde en mouvement, et qui ronfle au moment du départ...

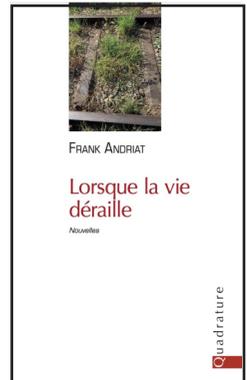
Frank Andriat n'a guère usage de l'arsenal inspirant et fantastique pour y nourrir son imaginaire. La réalité lui suffit, à commencer par les navetteurs qui ont l'air de trimballer leur vie dans des serviettes en faux cuir et que le tempo du voyage ensommeille. Suivent les « irréguliers » du rail, solitaires ou accompagnés, ou perdus dans un groupe, tous (ou la plupart) soucieux de coucher au mieux de lourds bagages.

En nouvelliste attentif, l'auteur sélectionne des êtres ordinaires, incroyablement proches, voire familiers, et cependant ouverts aux métamorphoses que le rail va leur infliger. Car les balises sont molles entre les « réguliers » du quotidien et les « irréguliers » qu'ils deviennent, au hasard des circonstances...

À suivre le narrateur, on sort ébouriffé d'une telle meute dont nous sommes les clones involontaires ! Premier portrait bien connu des cénacles :

« un grand homme » (d'écriture), infatué, malveillant et narcissique ! La dédicace en devient à elle seule un paraphe de faussaire...

Dans *Crains les trains !*, le chemin de fer peut-il s'apparenter à un alibi ? Ou à la mince cloison qui sépare l'amour organisé de l'amour libertaire ? *Lorsque la vie déraile* est probablement au cœur d'une intrigue fondée sur le



LECTURES

malentendu, le pari manqué, le recul des barrières intimes... et l'imminence du crime dans le propos commun.

Lorsque la vie déraile développe la mise en place d'un défi: *Alors, dit-elle, on va se séparer quelque temps pour que tu goûtes la différence et que tu me reviennes en ayant fait ton choix.* Mais le prévisible bonheur différé passe par un scénario imprévisible et délétère !

Avec des sourires et de la paix rejoint de fort près le parcours d'un auteur dont les convictions généreuses sont mises à mal... Murés dans des schèmes où violence et tyrannie se disputent des parts de pouvoir, de jeunes navetteurs, tachés par la xénophobie et la misogynie, affûtent, au cours du voyage, les mécanismes d'exclusion qui vont entraver le développement des plus sensibles.

La notification situe l'ambiguïté des affects et le paradoxe des choix de vie... *À Bordeaux, avec Céline, tout va bien...* *Avec Harriet, c'est le désert.* Mais aussi, *c'est autre chose.* Le train ponctuera les fugues mensuelles en allumant chez l'homme l'excitation du départ et l'attente d'un hypothétique renouveau. Jusqu'au jour où...

Relevons, dans *Une histoire d'amour*, l'enchevêtrement des regards, le patchwork des rires et des larmes, celui des cultures, des fragrances, des impressions, pour entendre ce *chant du monde* que Frank Andriat porte naturellement en lui. Six nouvelles, autant de variations sur le thème du voyage et, presque mythifié, le train où logent fortune et infortune d'une vie séquentielle et précaire...

Michel Joiret

François Beyens, *La jeune fille de Hong Kong*. Roman. Nîmes: éd. NomBre7, 2021.

On entre chez François Beyens, médecin acupuncteur, et on se retrouve en Chine. La Chine millénaire, celle des traditions et des secrets.

D'abord il y a le jardin, une pierre de lettré en son milieu, et du bois et de l'eau, à l'intérieur de la maison d'innombrables dessins, des rouleaux précieux, des tapis, des couleurs de lune et de cristal. La Chine, je vous le disais.

Partout le portrait d'une belle jeune fille chinoise, son doux regard vous suit, un visage d'ange. Comme une obsession. Elle ne vous lâche pas, son regard comme celui de la Joconde vous poursuit, cela fait aussi toute une vie qu'il poursuit François Beyens.

C'est ce qu'il vous raconte dans ce récit long et détaillé, cette revisite de sa jeunesse, de cet amour qu'il n'oubliera jamais.

En 684 pages.

Pas n'importe quelles pages, des pages de souvenirs décortiqués, de regrets, où il se livre, où il raconte sa relation avec la jeune fille, il la revit, l'analyse, se souvient de tous les détails ou presque, certains passages rappelant les pages inspirées de Solal dans *Belle du Seigneur*.

Il y a la même désespérance, les mêmes envolées, le souffle saccadé, sensuel, ardent.

Nos bras se serrent de plus en plus autour de l'autre, et les miens se crispent autour de sa taille, sur ses épaules, et je voudrais l'écraser contre moi et j'oublie tout sauf qu'elle est contre moi, mince et ravissante plus que jamais elle ne l'a été, tant elle projette de lumière.

Je m'en fous si je suis un imbécile, je suis le roi, car elle m'est revenue, l'instant est si beau, si beau.

LECTURES

Il se souvient de cette histoire perdue, de ses erreurs, cherche à la rattraper mais le temps passé est un assassin et la jeune fille sera pour toujours inaccessible.

Cette jeune fille de Hong Kong si mal aimée, il l'aime toujours, il n'a pas su le lui faire comprendre.

Il a tenté en ces nombreuses pages de l'atteindre une ultime fois avant de la laisser partir à jamais.

Le récit d'un amour, d'un malentendu, d'un ratage, mais au moins, avec ce récit magnifique, François Beyens aura pu sauver de l'oubli la jeune fille de Hong Kong.

Une consolation impossible.

Anne-Michèle Hamesse

Septembre 2021



Anne Duvivier, *Cendres*. Roman. Bruxelles: éd. M.E.O, 2021.

Le quatrième roman d'Anne Duvivier est un pur bonheur de lecture de vacances, une divertissante *commedia all'italiana*, puisque l'intrigue se déroule surtout à Ischia, dans le bourg de Sant'Angelo.

L'auteure a imaginé une histoire assez rocambolesque où deux sœurs, Lila et Violette, et leur cousine Hélène partent en baie de Naples pour exaucer le vœu de Robert Lepage d'y voir ses cendres dispersées.

Robert est l'oncle qui s'est bien occupé de ses deux nièces après la mort de leur père Jacques, brûlé vif dans l'incendie de l'Innovation à Bruxelles.

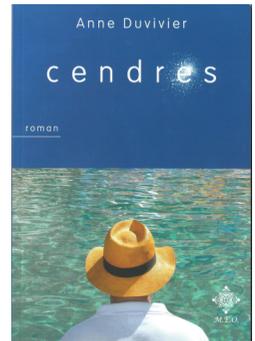
Sur place, rien ne se passe comme souhaité mais les trois femmes ne sont pas au bout de leurs surprises.

Enjoué, vif, fluide, le roman se lit vite et il y respire un air – assez rare – de légèreté matinée de gravité. Les scènes sont bien croquées et le suspense maintenu car il y a plusieurs coups de théâtre. L'air de fête et de dépaysement comble le lecteur comme il trouble les personnages.

L'écriture d'Anne Duvivier, en vingt-deux chapitres, réussit à donner consistance à cette histoire qui mêle secrets de famille et entreprise délirante.

Le livre une fois refermé – il est bref –, un charme de vacances éveille le lecteur à la vacance heureuse d'une bonne villégiature italienne.

Philippe Leuckx



Philippe Leuckx, *Rien n'est perdu Tout est perdu*. Poésies. Strasbourg: éd. Les Lieux-Dits, coll. Cahiers du Loup bleu, 2021.

Le nouveau recueil de Philippe Leuckx s'inscrit sous le signe du retour (« Chaque jour je reviens vigile / border l'enfant perdu » [...] « Neige revenue poudrer / le ciel de marbre »). «Un air de printemps» imprègne ses pages même s'il charrie de récentes et durables blessures.

En coulant les anciennes fatigues dans le renouveau printanier, sans évacuer la mélancolie qui garde trace des affects, dans cette confiance accordée à la nature et aux éléments, le poète fait le pari de la vie sans cesse recommencée.

Poésie ultrasensible que celle de Leuckx qui ne verse jamais dans l'impudeur des sentiments et des douleurs. Pas de détails expressément narratifs, d'exposition de soi sans le filtre du verbe : le poète y met les formes, il s'agit d'habiller les affects pour les déposer sur la page, dans ce souci de partage avec le lecteur qu'est pour lui l'écriture. Le domaine de l'intime est précieux, il réclame des trésors de soin.

*Parfois le poème est si proche
de la lumière qu'on a peur
de le briser en le posant
il est paré de détresse
d'une solitude sans nom*

La perspective d'un voyage à Rome est envisagée, lieu de l'éternel retour, pour renouveler l'âme, raviver l'espoir au «silence des pierres» et au « goût de l'herbe sèche sur les lèvres » comme aussi à « la nuit romaine ».

« Rien n'est perdu, tout est perdu », disait l'être cher dont

ce recueil porte la marque fervente. Entre tentation de l'effacement des souvenirs et permanence de la perte, il s'agit de se frayer un chemin dans le temps à venir pour réoccuper le présent.

Philippe Leuckx indique des équivalences, des accords secrets entre la demeure où l'on vit et notre *moi* quand il écrit «la maison [qui] touche le jardin côté cœur», « Y habiter aère les mots » ou «On se remet à espérer escalier après escalier».

D'une façon générale, il trouve l'usage le plus adéquat des mots pour dire les choses du cœur et l'émerveillement des heures. Le *cœur*, chez Leuckx, est plus concret que l'âme. Il est relié au passé et s'arcboute au réel. Il tremble plus qu'il ne bat, c'est le souffle de la vie, sous toutes ses formes, qui l'anime et l'entretient. Sève et sang mêlés. Le cœur a à voir avec le silence et les ombres même s'il se nourrit de lumière.

Le cœur est toujours à (re)chercher, à ne pas égarer. « Où avait-il rangé son cœur ? » s'interroge, un moment, le poète. Le cœur est la maison de l'être.

*L'enfant au loin brasse le temps
Jette aux oiseaux un peu de lumière
Pour la nuit qui vient*

Dans ce recueil tourné vers l'enfant, la lumière du jour, le poète reprend espoir, il habite à nouveau l'instant comme un présent cher, chargé d'un passé personnel comme de l'avenir du monde.

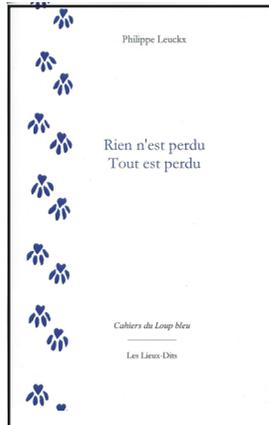
*Veille aux mots
qui prendront le relais
quand sève sang
ne seront de rien
au corps dispersé*

LECTURES

*même plus de lèvres
pour les hisser au jour
comme l'amour
glissé en semence*

Rien n'est perdu tant qu'il reste l'amour et la poésie.

Éric Allard



Nadine Monfils, *Les Folles enquêtes de Magritte et de Georgette, à Knokke-le-Zoute*. Paris: éd. Robert Laffont, coll. La Bête Noire, 2021.

Ceci n'est pas un roman policier ordinaire, nom d'une pipe ! Je dirais même plus : ceci est un roman policier très ordinaire. Écrit en belge, d'un bout à l'autre. Alors, si vous préférez lire Jean d'Ormesson, laissez-le *une fois* sur le rayon de la grande surface où vous faites votre *plein* du week-end...

Ceci dit, revenez-y tout de même, si vous aimez comme moi la peinture de Magritte. Je souligne : la peinture de Magritte, étrangement, splendidement surréaliste... Lui, René, n'est peut-être pas du tout surréaliste. Un fameux farceur, un formidable fabricant d'images, un adepte habile du « cadavre exquis » ? Un fumiste ? Un rejeton de Breton ? Un malin copieur de Chirico ou de Max Ernst ? Un petit bourgeois en vacances à la Côte qui promène son chien en se prenant pour Maigret ? Un peu de tout ça et le reste surtout dans ce roman unique en son genre. Unique car écrit dans une langue « pas possible », celle qu'on *cause* à table, dans une pension de famille, du côté de Blankenberge ou même de Knokke, à la Belle Époque des chansons et des films de Jacques Brel. Le lecteur qui se gave de romans policiers ira jusqu'au bout de l'enquête et s'en lèchera les babines car la méthode du couple René-Georgette est très astucieuse et efficace, mine de rien, et l'on finira par découvrir le ou la coupable. Le spécialiste de Magritte, de son côté, s'amusera beaucoup de voir notre artiste transformé en détective, tout en retrouvant à chaque page les traits, les goûts, les manies et les moindres facettes du personnage. Car la romancière connaît fort bien son affaire. À croire qu'elle a vécu dans l'ombre de l'homme au chapeau melon. Tout ou presque y est, le traintrain quotidien, le passe-temps de la plaisanterie, les loisirs simples et les jeux de

société, la chaleur apaisante du foyer, la présence lumineuse de son épouse adorée, les amis farfelus, les trucs et les recettes... Une véritable encyclopédie de l'univers magrittien avec notes, anecdotes, clins d'œil, traductions et autres détails croustillants. On est loin des exégèses savantes, des commentaires subtils, des théories de tous poils. Serait-ce là finalement le « vrai » Magritte, un bon bourgeois de chez nous, bourré d'imagination et d'humour, parfaitement préparé à l'Académie pour s'imposer dans une peinture de type classique, inspiré et conseillé de près par la fée Georgette et qui aurait exploité très adroitement le procédé-clé du surréalisme, c'est-à-dire l'assemblage d'éléments ou de situations incompatibles, de manière à créer la surprise, la provocation et très souvent la séduction ou même l'enchantement ? Au point d'avoir inventé un univers très personnel que tout le monde s'est mis à interpréter, à imiter ou à courir voir dans les plus grands musées du monde.

Le mérite de la composition de proximité en revient ici à notre phénomène littéraire national, qui écrit comme on parle au bistrot ou sur la plage, tout en nous faisant rire ou sourciller et aimer en tout cas ce couple adorable, drôlement doué pour tirer les ficelles cachées de la vie de tous les jours.

Michel Ducobu



Colette Nys-Mazure, *Le jour coude-à-coude*. Poésies. Noville-sur-Mehaigne: éd. Esperluète, 2020.

Un bien beau livre de poésie

La poète de Froyennes nous a habitués à voir le quotidien sous un autre jour, à le voir célébrer par elle comme une réserve de ressources, de beautés, de bonté et d'accueil.

Les jours font du coude à coude : la vie bouscule, bascule parfois ; il faut prendre le train du temps ; la vie est là ; la vieillesse aussi.

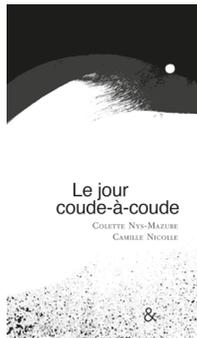
Dans une langue épurée, Colette décrit ses journées, ses haltes, ses courses, ses écritures, ses attentes de silence et de pause quand le monde devient trop bruyant.

Ce dernier livre, magnifiquement illustré dans les tons noir grisé blanc par Camille Nicolle, multiplie les proses ordinaires, gavées de petits bonheurs et de craintes, avec ce sens de la fête, de la rencontre, où il est loisible de « flâner dans l'été » ou de ne plus « rater un printemps ».

Il y a des gares, des trains, des souvenirs de cinéma avec Gabin et Ledoux. Il y a cette présence phénoménologique au monde tel qu'il se vit et s'éprouve.

Parfois les « pesanteurs » sont vaincues à force d'allégresse et d'entente avec tout ce qui nous entoure.

Philippe Leuckx



Claude Raucy, *Les orages possibles*. Roman. Bruxelles: éd. M.E.O, 2021.

Voilà un roman comme on les aime : plein d'aventures, plein de tendresse, merveilleusement écrit, classique en diable, et donc prêt à durer.

L'histoire se passe durant la seconde guerre mondiale, dans un couvent où Charlotte est devenue, après son veuvage, Sœur Marthe de la Croix. C'est un orphelinat, dirigé par une mère supérieure sévère, peu conciliante.

Dans le civil, Charlotte avait un frère et une sœur, qui vit en Gaume.

L'arrivée au couvent d'un aviateur anglais qui y trouve refuge va apporter « des orages possibles ».

Le titre évoque bien sûr une règle éthique de résistance au trouble, aussi bien qu'un morceau musical qu'un des personnages interprète à la fin du roman.

Gino, petit enfant choyé par Sœur Marthe, va la retrouver bien plus tard.

L'épilogue – année 1968 qui voit des bouleversements –, est comme un hymne à la famille que peu ont pu connaître réellement.

Dans ce beau roman, où la petite histoire rencontre la grande, Raucy tisse nombre de thèmes essentiels : l'amour, l'amitié, l'accueil, la volonté farouche de faire de sa vie quelque chose de droit, de bien.

L'écriture, légère et fluide, le tact constant pour décrire au plus juste les personnages, la narration en quarante-deux chapitres bien huilés : bref, le roman captive et dégage un charme certain, celui des belles histoires contrariées qui, parfois, se terminent assez bien.

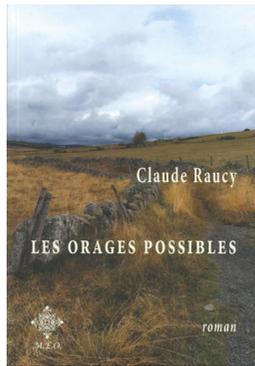
Pour l'avoir apprécié dans d'autres œuvres, je trouve que cet opus de Raucy vaut le détour, tant les atouts sont

LECTURES

attachants. L'histoire et ses aléas y trouvent une place, et le lecteur, plongé dans cette période, en apprendra beaucoup.

Un beau roman.

Philippe Leuckx



Martine Rouhart, *Cheminer l'âme floue*. Poésies. Photographies de Michèle Peyrat. Chez l'auteur, 2021.

La perambulation secrète de Martine Rouhart et Michèle Peyrat

Le chemin de la poésie ne conduit pas nécessairement celui (ou celle) qui l'emprunte. Parfois même, il l'éparpille ou l'égare dans des terres de soi insoupçonnées (voire inquiétantes). C'est la raison pour laquelle Martine Rouhart, maître des mots et des signes, et Michèle Peyrat, collectrice d'images et d'impressions visuelles, ont choisi de s'échanger leurs ressources créatrices.

Dans un premier temps, la rencontre entre deux artistes peut être significative et déterminante (l'art rassemble si bien les pêcheurs de signes !) et puis la génétique ne rapproche-t-elle pas le regard de l'écriture ? Martine Rouhart a compris depuis longtemps que la poésie révèle miraculeusement un *état sensible* qui pose de redoutables énigmes sur l'écrivoire du jour qui vient :

*La lumière s'approche
à petits pas
peu pressés
on écoute le silence
se fendiller de frissons*

Le poète accroche, comme une maille à son ouvrage, le fil tendu de la *nouvelle lumière*. Un alliage fragile entre hier et aujourd'hui où se développeront les nœuds et les boucles de la journée. Mais rien ne résiste à l'invisible prédateur qui traverse d'ombres et de menaces à peine voilée, le jardin cependant

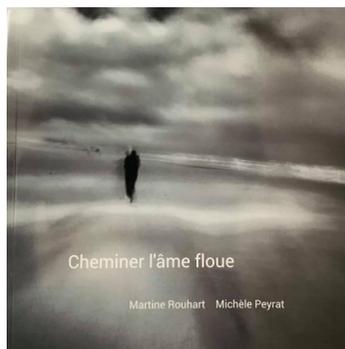
lumineux du temps présent :

*Ne te retourne pas
laisse-toi
te perdre
à pas d'oiseau
dans les mots
du poème*

En interlocutrice attentive, Michèle Peyrat riposte au noir et aux alarmes des fins de jour, floutant volontairement le paysage, asseyant ses propres perspectives au beau milieu des lignes claires et des figures nettes, insolentes ou hostiles de l'horizon. Reste le poème complice, sorte d'oiseau d'éveil, qui traverse le flou pour exister en dehors de l'illusoire... un texte court, comme graffité de pattes d'oiseau et « inscrit » avec une rare élégance sur le carreau du jour, comme effacé des turbulences nocturnes, du bruit, de la vitesse et des faux-semblants...

Cheminer l'âme floue, un *presque rien* qui s'applique comme un buvard sur l'inquiétante arrogance du temps, de ses trompe-l'œil et de ses métamorphoses.

Michel Joiret



Michel Stavaux, *Cailloux*. Poésies. Baisy-Thy: éd. d'Hez, 2021.

Dans une très belle présentation qui joue du rouge (disséminé) et du noir, une petite trentaine de poèmes, laissés sur notre route de lecture, comme traces de passage, comme poèmes du « lent savoir ».

De brefs poèmes qui ajustent la vision d'un monde pour qui « l'espoir a son propre avenir », par un poète fêté longtemps, qui a, pour des raisons professionnelles, quitté l'écritoire, et qui revient au « pays assiégé ».

Le poète célèbre « le travail de la ruche », « la sève dans le fruit » ; il opte pour une nature où « sa pensée est clairière » ; il dicte à soi le poème « tant conspire mon sang / Enroulé sur soi-même ».

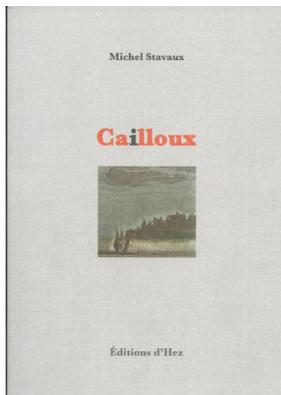
C'est plein de vent, de graine, de « murmure de colombe ».

Lisant « Dickinson », il persévère en espérance. Il sait le poids de la raison et sait aussi « entendre ta peine ».

Il « écrit pour l'homme / Lassé des difficiles sagesses / De l'ancienne religion ». Il est l'homme-poème.

Beau livre, très bien écrit, où les images ont la légère gravité des expériences mûres.

Philippe Leuckx



Chronique théâtrale

Les Chevaliers de la Table Ronde de Thierry Debroux

Avec Julien Besure, Laurent Bonnet, Denis Carpentier, Cédric Cerbara, Laurence d'Amelio, Simon Delvaux, Karen De Paduwa, Sarah Dupré, Émilie Guillaume, Jonas Jans, Thierry Janssen, Nicolas Mispelaere, Othmane Moumen, Mattéo Goblet, Jean-François Rossion, Jérôme Vilain et Sandrine Laroche.

Mise en scène : Thierry Debroux

Théâtre Royal du Parc.

Du 9 septembre 2021 au 23 octobre 2021.

Quel choc, quelle énergie distille ce spectacle coup de poing ou plutôt pointe de l'épée que nous offre Thierry Debroux pour nous inviter à ces retrouvailles théâtrales attendues avec tant d'impatience !

Thierry Debroux nous a habitués à son style, qui consiste à mêler tous les ingrédients offerts par diverses disciplines, tels la danse, la gymnastique, le cinéma, pour en extraire un spectacle total, éblouissant, un *melting pot* de bruits, de couleurs, de sons et de lumières.

Le public ne cache pas sa joie de le retrouver, il applaudit sans retenue à cette histoire revisitée de la légende du roi Arthur.

On y revoit toutes les grandes figures de l'épopée qui nous

..... CHRONIQUE THÉÂTRALE

est présentée comme la fin d'un monde, à la fois cruel et enchanté, balayé par le christianisme s'imposant peu à peu.

C'est avec panache et parfois un humour à la Kaamelott (ainsi cette table ronde revue selon un plan Ikea) que Thierry Debroux nous entraîne dans ce magnifique périple dont il a le secret.

Il ne lésine pas sur les moyens pour nous offrir un véritable feu d'artifice, des décors sonores, des combats acrobatiques et étincelants.

Un spectacle éblouissant ponctué par les rires des enfants et offrant à qui le souhaite une lecture plus subtile.

Ce théâtre nouveau rassemble tous les arts, danse, cinéma sports de combat, acrobaties, magie et décor sonore, tout y contribue à faire du théâtre un art total.

Il nous a tant manqué !

Anne-Michèle Hamesse
Septembre 2021

Activités de nos membres

L'Académie royale de Langue et Littérature française lance une nouvelle rubrique mensuelle sur son site internet : *Les Impromptus*. Billets d'humeur et d'humour, réflexions autour du livre, de la société et de la culture, le premier numéro nous est donné par **Jean-Baptiste Baronian**, sur le thème du *Féminin d'auteur* (<https://www.arllfb.be/ebibliotheque/impromptus.html>).

Le 14 septembre 2021, **François Beyens** a présenté son dernier ouvrage, *La jeune fille de Hong Kong*, autobiographie d'une passion.

Le 4 septembre 2021, **Isabelle Bielecki** a présenté son dernier roman, *La Maison du belge* (éd. M.E.O.), au lieu dit «Bij/Chez Theo et Jeanine» (Ganshoren). L'auteure a été interrogée par Sylvie Ferrandi, responsable culturelle à Ganshoren. Ce même ouvrage a été présenté le 16 septembre 2021 à la Résidence *Les Eaux-Vives* (Bruxelles). L'auteure était interrogée par Gérard Adam, et des extraits de l'œuvre lus par Évelyne Legrand.

Michel Cliquet a exposé certaines de ses œuvres artistiques dans le cadre de l'hommage rendu au peintre Harry Birkholz, intitulé *Seul l'instant existe* et organisé par Marianne Obozinski du 17 au 19 septembre 2021 à La Grange (Les Avins).

Les éditions du Coudrier ont organisé leur évènement « Les Bulles du Coudrier » le 22 août 2021 au Centre Culturel de Froidmont (Rixensart), auquel ont participé **Jean-Michel Aubevert**, **Patrick Devaux**, **Martine Rouhart** et **Anne-**

Marielle Wilwerth.

Renaud Denuit a donné une leçon publique sur *L'édition belge francophone aujourd'hui* le jeudi 9 septembre 2021 au Mundaneum à Mons, dans le cadre du "Collège Belgique" de l'Académie royale.

Gaëtan Faucer a présenté l'humoriste Raymond Devos le mercredi 18 août 2021 au Carpe Diem (Bruxelles). Le 11 septembre, au Mam Mam (Bruxelles), il a dédié son ouvrage *Le hasard arrive toujours au rendez-vous* dans une séance organisée par les éditions Lamiroy pour sa collection Opuscules. Il était aussi en séance de dédicace les vendredi 17 septembre 2021 à la Librairie belge (Bruxelles) et le 24 septembre 2021, lors du *Poetik Bazar*, premier marché de la poésie à Bruxelles.

Le mardi 14 septembre 2021 à la Librairie Pax (Liège), **Rose-Marie François** s'est entretenue avec David Giannoni à propos de son roman *Au soleil de la nuit* (éd. Maelström).

Anne-Michèle Hamesse a été interviewée par Willy Lefèvre le 14 septembre 2021. L'interview est visible sur la chaîne Youtube de ce dernier.

Le 24 septembre 2021, elle a participé à la soirée littéraire organisée par le Centre Culturel de Perwez.

La pièce de théâtre de **Marc Helmoortel**, *L'Appât*, a été représentée du 8 au 26 septembre 2021 au théâtre de la Flûte enchantée (Bruxelles) dans une mise en scène de Jacqueline Préseau.

Corine Hoex a participé au festival *La Voix des Mots*

ACTIVITES DE NOS MEMBRES

(Redu) le 7 août 2021.

Iocasta Huppen a participé à la première édition du festival du film japonais de Bruxelles le 19 septembre 2021. Elle y a dédicacé ses ouvrages et présenté le genre du haïku.

Le 18 septembre 2021, le Journal des Poètes a organisé ses Rencontres au Palais des Académies de Bruxelles. Plusieurs membres de l'AEB y ont prononcé des conférences consacrées à différents auteurs. Ainsi, **Béatrice Libert** a évoqué le souvenir de la poétesse Jeanine Moulin, **Jean-Marie Corbusier** celui d'Anna de Noailles, tandis que **Marc Danval** a consacré son intervention à Robert Goffin.

Roland Ladrière a publié une traduction des *Œuvres* du poète italien Salvatore Quasimodo, pour laquelle il a ouvert une souscription que l'on peut retrouver sur le site de l'AEB.

(<http://www.ecrivainsbelges.be/news/291/87/Roland-Ladrière>)

Philippe Leuckx a participé au *Poetik Bazar* de Bruxelles le samedi 25 septembre 2021.

Marie-Bernadette Mars a présenté ses romans *Kilissa* et *L'échelle des Zagoria* (éd. Academia) à l'Athénée royal Air pur (Seraing) à des étudiants de l'option grecque des 3ème, 4ème et 6ème années le 3 décembre 2020.

Son roman *L'horizon en éclat* a été présenté à la Ferme castrale d'Hermalle-sous-Huy le 21 juillet 2020. Des extraits en ont été lus aux Jardins Van Buuren (Bruxelles)

ACTIVITES DE NOS MEMBRES

le 1er août 2020. Une présentation en ligne, organisée par les Femmes Prévoyantes Socialistes (section de Liège et Verviers), s'est déroulée le 21 septembre 2020. Autour du roman, une journée des droits de l'homme et une rencontre virtuelle a réuni plus de deux cents étudiants et étudiantes de la Haute École Libre Mosane le 8 décembre 2020.

L'auteur a participé à la Foire du Livre de Bruxelles des 5 au 8 mars 2020, au Salon du livre *Les Truffières* de Rocamadour (France) le 6 septembre 2020, au Salon International et virtuel du Livre en Langue Française en décembre 2020, et au salon *Les mots en bout de plume* (Jodoigne) le 27 juin 2021.

Pierre Morlet s'est entretenu avec Willy Lefèvre à propos de son ouvrage *Où va la lumière morte*. La vidéo de l'entretien est visible sur le blog « Les Plaisirs de Marc Page ».

Le mercredi 1er septembre 2021, à la Maison de la Poésie de Namur, **Carl Norac** a lancé son principal projet en tant que Poète National, intitulé *Escales poétiques*. Les informations à ce sujet sont disponibles, entre autres, sur le site de l'AEB.

Le vendredi 27 août 2021, **Martine Rouhart** a présenté son recueil *Cheminer l'âme floue*, en compagnie de la photographe Michèle Peyrat, au Dé à Coudre (Bruxelles). Elle a été interviewée sur le blog *La vie devant soie* d'Yseult D. le 1er septembre 2021, et a participé au *Poetik Bazar* de Bruxelles le samedi 25 septembre 2021.

Giuseppe Santoliquido a présenté son dernier roman, *L'été sans retour* (éd. Gallimard) le mercredi 30 juin 2021 à la bibliothèque des Riches Claires (Bruxelles), le 9 septembre à la librairie Pax (Liège), le 17 septembre à la bibliothèque

ACTIVITES DE NOS MEMBRES

communale de Haine-Saint-Pierre, le 23 septembre à la librairie Papyrus (Namur), le 25 septembre à la Fondation Nadine Alexandre Heusghem (Bruxelles), et le 30 septembre à la librairie Antigone (Gembloux).

Suite aux inondations ayant frappé la Belgique en juillet dernier, **Daniel Salvatore Schiffer** a publié à ce sujet un reportage écrit et photographique paru le 3 août à la une du site de l'hebdomadaire belge *Le Vif/L'Express*. Le vendredi 27 août, en soutien et solidarité envers le peuple afghan, il a publié un message cosigné par 30 intellectuels et artistes de renom à la une du site du journal *Le Soir*, et de l'hebdomadaire français *Marianne*. Le 9 septembre 2001, qui marque le vingtième anniversaire de l'assassinat, par Al-Qaïda, du Commandant Massoud en Afghanistan, il a publié un hommage à la une du site du journal *Le Soir* et à la une du site de *La Libre*.

Une erreur s'est glissée dans notre numéro de juin : la calligraphie du livre d'Amélie Nothomb *Stupeur et tremblement* est l'œuvre de **Luc Templier**, et non de Luc Norin comme nous l'avancions erronément.

Du 23 au 27 août, **Michel Voiturier** et Marie-Claude Jaumotte ont animé un atelier d'écriture sur le thème *Une Belgique Ludique grâce aux ludotextes*© au Centre provincial d'hébergement La Louve (Saint-Vaast).

*Échos et informations de nos partenaires de la
Fédération Wallonie-Bruxelles:*



Académie royale de
Langue et Littérature
française:
www.arlfb.be

Société belge
des auteurs:
www.sabam.be



Centre Wallonie-
Bruxelles Paris:
www.cwb.fr

Archives et
Musée de la
Littérature:
www.aml.cfwb.be



Association royale des
écrivains et artistes de
wallonie:
www.areaw.be



Les midis de la poésie:
www.midisdelapoésie.be



Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N° 39 | SEPTEMBRE 2021



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 - 1050 BRUXELLES

TÉL. : 02 512 36 57

COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE - IBAN BE64 0000 0922 0252

SITE INTERNET : WWW.ECRIVAINSBELGES.BE

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK

ÉDITEUR RESPONSABLE : ANNE-MICHÈLE HAMESSE

**REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-
BRUXELLES, DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE ET DE LA
SABAM**

La revue *Nos Lettres*, publiée hors commerce, est réservée aux membres de l'AEB.